

**Recension**

*Un cœur universel. Regards croisés sur Etty Hillesum*, ed. Salvator, nov.2013, 169 pages, 19 euros. Cécilia Dutter

Cécilia Dutter a consacré un essai biographique à Etty Hillesum en 2010, *Etty Hillesum, une voix dans la nuit* (ed. Robert Laffont) dont nous avons fait part aux lecteurs de « Réflexions chrétiennes » dans une recension. Elle y montrait la trajectoire de cette jeune femme néerlandaise, née en 1914, juive par sa mère, qui a tenu un journal et une correspondance d'inspiration chrétienne de mars 1941 à septembre 1943 alors que les Pays-Bas étaient occupés par l'ennemi nazi. Elle découvrit l'horreur de la réalité concentrationnaire dans le camp hollandais de transit de Westerbork. De ce camp, chaque semaine, un « chargement humain » de 1000 personnes partait pour les camps de la mort. C'est de là qu'elle-même fut déportée à Auschwitz, où elle mourut en 1943. L'essai mettait en évidence l'intérêt du témoignage historique, humain et spirituel de ces écrits.

Pour ce nouveau livre, le propos de Cécilia Dutter est cette fois de s'interroger sur l'universalité de la parole d'Etty. Alors que son journal était jusqu'à ces dernières années connu surtout des chrétiens il rencontre aujourd'hui un nombre de lecteurs de plus en plus important (il existe en livre de poche). C'est ce qui a poussé Cécilia Dutter à inviter cinq auteurs de confession et d'horizon différents à s'exprimer à ce sujet: Delphine Horvilleur, rabbin, Alain Delaye, professeur à la faculté de théologie d'Angers, spécialiste des religions orientales, Ghaleb Bencheikh, musulman, président de la conférence mondiale des religions pour la paix, Jacques Arènes, psychanalyste, maître de conférences à l'Institut catholique de Lille, Emmanuel Jaffelin, philosophe. Il s'agit donc d'un collectif qu'elle a dirigé.

Elle revient d'abord elle-même dans la première partie du livre sur l'évolution hors du commun d'une personnalité dont elle se sent de plus en plus proche en tentant de saisir en quoi sa quête d'absolu nous parle. Elle nous propose donc de méditer sur ce qui a rendu possible la transformation progressive d'une jeune fille qui, au début de son journal, semble captive d'un *moi* envahissant et extrêmement chaotique, cause vraisemblable d'un état dépressif. Une transformation tant intellectuelle que spirituelle dès sa rencontre avec Julius Spier (l'un des premiers psychanalystes, disciple de Jung), avec lequel elle suit une

thérapie. Là commence l'apprentissage du travail sur soi qui deviendra chez elle par la suite un véritable mode d'être. La lecture des grands textes donne ses points d'assise au développement de sa vie intérieure : la Bible, Saint-Augustin, Dostoïevski, Tolstoï, Rilke, Maître Eckhart, Thomas a Kempis...

Cécilia Dutter met en lumière comment Etty Hillesum a réussi très tôt à évincer la haine au plan individuel par l'exercice du pardon: «Selon elle, l'amour qu'on porte à son prochain ne dépend pas de la personne de ce prochain ni de son comportement mais du fait qu'il est avant tout homme (...) En ce sens, elle qui est victime, parvient à se situer au même niveau que ses bourreaux». De là une quiétude intérieure qui ne saurait être attribuée à un manque de lucidité. Nous sommes amenés à comprendre que cette surprenante quiétude est le fruit d'une « décision raisonnée » : « Pardonner est le moyen de vivre avec le mal qui a été fait, en le dépassant. C'est pourquoi le pardon est au cœur du processus non violent ». On découvre que, dans un sentiment d'appartenance au peuple juif (qui ne lui avait pas été donné lors de son éducation, sa famille ne pratiquant pas), Etty chercha de plus en plus, au fur et à mesure que l'étau se resserrait, à insuffler aux autres sa propre paix. Cet espace de retranchement intérieur, de liberté inaliénable, qu'elle réussissait à sauvegarder précieusement en elle, Cécilia Dutter montre qu'il n'est pas clos sur lui-même mais qu'il lui permet au contraire d'offrir « une présence infiniment attentive, empathique et compassionnelle à l'autre ».

Nous sommes invités alors à nous interroger sur le regard qu'Etty porte sur cet « autre » en qui elle voit « l'humanité » entière. Et à méditer comment, dans cette relation à l'autre, elle rencontre Dieu avec qui elle instaure un dialogue Je/Tu qui prend de plus en plus de place dans son journal. Cécilia Dutter insiste sur l'aspect a-dogmatique de la spiritualité d'Etty Hillesum ( il s'agit bien, dit-elle, d'un Dieu incarné, mais aussi parfois d'un Dieu plus abstrait). Jamais dans ce dialogue une absence, un silence de Dieu, n'est mis en question. C'est l'homme qui est interrogé car l'image d'un Dieu « fragile », à aider, s'impose à elle: « Ce n'est pas toi qui peux nous aider mais nous qui pouvons t'aider-et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. C'est tout ce que nous pouvons sauver à cette époque et c'est aussi la seule chose qui compte, un peu de toi en nous, mon Dieu (...) ». Cécilia Dutter cite cette phrase du journal en l'interprétant non

pas comme une attitude de résignation mais de résistance spirituelle. La confiance d'Etty dans le sens et la beauté de la vie, sans cesse réaffirmée, est le signe, dit-elle, d' « une foi lumineuse ».

Le cadre d'une recension ne peut nous permettre d'entrer dans la spécificité des approches de chacun des contributeurs présents dans ce livre. Inscrites dans une tradition religieuse ou spirituelle, elles proposent chacune une « lecture » qu'on ne saurait détacher des orientations de pensée sous-jacentes. Les résumer serait nécessairement les tronquer. Elles ouvrent chacune un chemin de compréhension inédit. Delphine Horvilleur s'interroge avec Cécilia Dutter sur les points de résonance entre les écrits d'Etty et la foi hébraïque mais aussi sur les points de rupture. Alain Delaye relève dans le journal des inspirations hindouistes et bouddhistes. Ghaleb Bencheikh examine le parcours d'Etty au regard de la révélation coranique. Emmanuel Jaffelin consacre une longue analyse au rôle central de l' « empathie » dans le journal et les lettres, dans laquelle il voit le « creuset » de l'humanisme de leur auteur et « le sommet d'une surhumanité » toute différente de celle que l'on trouve chez Nietzsche : « celle-ci ne naît pas dans le dépassement de l'humanité, mais dans l'empathie que la personne éprouve pour son semblable *fait*, même dans la perspective d'une Extermination et quand bien même il serait du côté de l'exterminateur, à l'image de Dieu ». Le psychanalyste Jacques Arènes part de la constatation qu'aujourd'hui plus qu'avant, chez les croyants, « l'appel intérieur se conjugue à une construction de soi » tout au long de la vie. Elle se situe, dit-il, dans une « éthique du singulier » à laquelle l'exemple d'Etty Hillesum donne des repères très concrets. Le succès que rencontre celle-ci en tant qu'écrivain et guide spirituel lui semble à cet égard « très parlant ». À partir de là il entreprend de voir « comment le singulier, dans un paradigme ascendant, peut, en quelque sorte, créer et modeler l'universel ». L'analyse des notions de solitude, d'angoisse, de souffrance (dans sa différence avec la représentation de la souffrance), de joie (en ce qu'elle a de compatible avec le tragique), qu'il poursuit en ce sens, est remarquablement éclairante.

Bernadette Plot